

Le fiacre

Autor(en): **Francken, W.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse**

Band (Jahr): **70 (1961)**

Heft 8

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-683843>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La décontamination

Il est encore un autre problème qui doit être examiné: le problème de la *décontamination*.

On sait que certains éléments (et, par conséquent, aussi leurs isotopes radioactifs ou non) ont une affinité particulière pour tel ou tel organe; p. ex. le *radio-iode* s'accumule dans la thyroïde, le *radio-strontium* dans les os, cela en raison de son étroite parenté avec le calcium. Le phosphate de strontium peut en effet, remplacer dans le tissu osseux, le phosphate de calcium.

Si un individu s'est trouvé accidentellement contaminé par un isotope radioactif, il faudra donc songer, non seulement à soigner la maladie des radiations, mais aussi à éliminer le fauteur du mal, l'isotope radioactif qui s'est niché dans un organe donné.

On a essayé, récemment, de résoudre le problème par l'emploi de « *chélateurs* ». Les chimistes comprennent sous ce nom, une série de corps qui jouissent de la propriété de remettre en solution des corps peu ou pas solubles. Bien des essais faits dans cette direction ont donné des résultats encourageants, mais aussi certains déboires. Que l'on essaye par exemple, de remettre en solution le radio-strontium, on remettra en solution, par la même occasion, le calcium (en raison de la parenté des deux éléments) et il pourra se produire ainsi une décalcification grave.

Que faut-il conclure de cela? Sans doute, qu'il y a là une technique susceptible de donner de beaux résultats, mais qui, pour l'instant, n'est pas encore au point. Rien, pourtant, ne semble interdire de penser qu'il pourra être trouvé des chélateurs spécifiques capables de solubiliser le composé dangereux seul.

Souvenirs et récits d'un médecin de campagne

LE FIACRE

D^r W. Francken

C'était avant 1900. J'étais gamin, à cet âge où les choses commencent d'apparaître et ne sont pas dominées encore par la pensée naissante.

A la gare de Lyon nous étions montés dans un fiacre qui devait nous conduire à la pension famille où l'on nous attendait. Heureuse époque dira-t-on. Pas d'autos encore. Le temps de regarder en parcourant cette ville de Paris, la grand-ville. Angoisse d'enfant qui se sent un point, un tout petit point au milieu de cette marée humaine. Sensation confuse que, si les parents n'étaient pas là, il n'y aurait place que pour du désespoir. Premier aperçu de la solitude dans un monde indifférent. Et justement à cause de tout cela, extraordinaire sentiment de confiance, d'amour, au milieu des miens.

Instinctivement je cherche la main de maman. Elle est là. Je me penche vers elle et en silence je l'embrasse. Je ferme les yeux, ne désirant pas voir cette foule qui nous entoure et qui ne m'est rien. Je suis à maman, rien qu'à maman.

Nos bagages ont été chargés sur le fiacre et le voici qui démarre. Je suis petit, le fiacre me paraît grand. Le cocher fouette son cheval. Les roues font beaucoup de bruit sur le pavé. Il faut vaincre l'obstacle de la foule. Tout cela me donne l'impression de la vitesse.

A ce moment surgit un être efflanqué, qui court après notre voiture. J'ai tout d'abord peur. Mais ma mère me rassure. Ce n'est pas un bandit. Il ne nous veut aucun mal. Mais alors, s'il a quelque chose à nous dire, il faut s'arrêter. Instinctivement je hèle le cocher, il se penche à peine, sourit et continue. Dans l'espoir d'aider à dé-

charger nos bagages, — déclare le cocher — l'homme poursuit sa course sans relâche, il est comme notre ombre. Par moments, il disparaît, submergé par la foule. Le voici qui reparaît. Il court sur le trottoir, bouscule parfois un passant qui l'insulte.

Dans un éclair de lumière, j'aperçois son visage, ses traits tirés, ses lèvres livides. Il trébuche de fatigue. Il se relève, une, deux, trois fois. Il a pourtant du répit lorsque notre fiacre, coincé par un encombrement est obligé de s'arrêter. Alors le regard suppliant de l'homme croise le mien. Il a l'air affamé. La grand-ville ne saurait s'intéresser à lui. Il y a bien pour elle une question du paupérisme, des gens qui raisonnent à ce sujet: policiers, sociologues, œuvres de charité, églises. Mais cet homme à bout de souffle qui court seul dans la mêlée ce soir-là? Qui est-il? Instinctivement je me suis rapproché de ma mère, qui ne saurait répondre à tout ce qui me bouleverse. Et voici que le fiacre repart et avec lui la terrible course en silence d'un homme contre tous.

Combien dura ce voyage? une demi-heure, peut-être davantage. Voici la rue Desborde-Valmore dans le quartier de Passy, voici la pension où l'on nous attend. Je me souviens d'un escalier à gravir, d'un long corridor où la patronne nous pilote, une bougie à la main.

*Au bas de l'escalier l'homme est là. J'entends la voix d'un concierge qui dit brutalement: « Pas besoin de vous, je saurai bien monter les bagages ». Je crie: *maman, maman!* Mais hélas avant qu'on ait pu lui donner au moins l'aumône, l'homme a disparu derrière la porte d'entrée qui claque.*